

AB

2
22 k 25

Dies. Aug. 1792



Eleon. Maximil. Christine Princesse
de Stolberg née Comtesse de Reuss

1792

POÈMES
SUR
LA RELIGION
NATURELLE,
ET SUR LA DESTRUCTION
DE LISBONNE.

Par M. DE V***. *C. A. Reusf.*



A PARIS,
M. DCC. LVI.

P O E M E S

LA RELIGION

NATURELLE

ET SUR SA DESTINATION

DE L'ESPRIT



A P A R I S
M D C C L V I





A V I S.

Le Poëme de la Religion Naturelle vient de paraître avec une quantité infinie de fautes énormes & grossières ; il nous en est tombé entre les mains deux copies, l'une adressée à S. M. le Roy de Prusse, l'autre à la Princesse Madame Margrave de Bareith ; les différences qu'on y verra nous ont fait croire qu'il serait agréable au Public, & surtout aux Amateurs des beautés & de l'élegance de notre Poësie, de les faire imprimer toutes les deux. On

A V I S.

*y a joint une Epître au Roy de Prusse ,
 qui , aussi bien que plusieurs autres , sont
 liées & relatives à ce Poëme ; de même
 que celui sur la Dëstruction de Lisbonne ,
 où par occasion on examine cet Axiome ,
 Tout est bien.*





LA RELIGION
NATURELLE,
POÈME
AU ROI DE PRUSSE.



E X O R D E.



Vous dont les exploits, le règne & les ouvrages
Sont l'exemple des Rois & la leçon des sages,
Qui voyez du même oeil les caprices du sort,
Le trône & la cabane, & la vie & la mort;

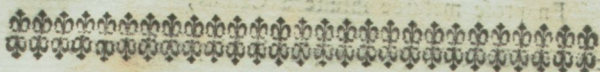
- 5 Philoppe intrépide affermiffez mon ame,
 Couvrez-moi des rayons de cette pure flâme,
 Qu'allume la raifon, qu'éteint le préjugé;
 Dans cette nuit d'erreurs où le monde eft plongé;
 Apportons, s'il fe peut, une foible lumière.
- 10 Nos premiers entretiens, notre étude première,
 Etoient, je m'en fouviens, Horace avec Boileau;
 Vous y cherchiez le vrai, vous y goutiez le beau,
 Quelques traits échappés d'une utile morale,
 Dans leurs piquans écrits brillent par intervalle.
- 15 Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré;
 D'un efprit plus hardi, d'un pas plus affuré,
 Il porta le flambeau dans l'abîme de l'Etre,
 Et l'homme avec lui feul apprit à fe connoître.
 L'art quelquefois frivole & quelquefois divin,
- 20 L'art des Vers eft dans Pope, utile au genre humain,
 Que m'importe, en effet, que le flateur d'Octave,
 Parafite difcret, non moins qu'adroit eſclave,
 Du lit de fa Glycère ou de Ligurius,

En

En prose mesurée insulte à Cassius;

- 25 Que Boileau répandant plus de sel que de grace,
 Veniſſe outrager Quinaut, veuille avilir le Taſſe,
 Qu'il peigne de Paris les tristes embarras,
 Et décrive en beaux vers un fort mauvais repas.
 Il faut d'autres objets à votre intelligence;
- 30 De l'esprit qui nous meut vous recherchez l'essence,
 Son principe, ſa fin, mais ſurtout ſon devoir;
 Voyons ſur ce grand point ce qu'on a cru ſçavoir,
 Ce que l'erreur enſeigne aux Docteurs du Vulgaire,
 Et ce que vous inspire un Dieu qui vous éclaire.





PREMIERE PARTIE.

Que Dieu donne à tous les hommes l'idée de la justice & la conscience pour les en avertir, comme il leur a donné tout ce qui étoit nécessaire.

JE n'irai point d'abord Philosophe orgueilleux

Sur l'aîle de Platon me perdre dans les cieux.

Ecartons ces Romans qu'on appelle systêmes,
Et pour nous élever descendons dans nous-mêmes.

5 Soit qu'un être inconnu par lui seul existant,

Ait tiré depuis peu l'Univers du néant ;

Soit qu'il ait arrangé la matière éternelle,

Qu'elle nage en son sein, ou qu'il régne loin d'elle,

Que l'ame, ce flambeau si souvent ténébreux,

10 Ou soit un de nos sens, ou subsiste sans eux,

Vous

Vous êtes sous la main de cet Etre invifible;
 Mais du haut de fon trône obscur, inaccessible,
 Quel hommage, & quel culte exige-t-il de nous?
 De fa grandeur fuprême indignement jaloux,
 15 Des louanges, des vœux flattent-ils fa puiffance?
 Est-ce ce peuple altier conquérant de Byfance,
 Ce tranquille Chinois, ce Tartare indompté,
 Qui connaît fon effence & fuit fa volonté?
 Différens dans leurs mœurs, ainfi qu'en leur hommage,
 20 Ils lui font tous tenir un différent langage;
 Tous fe font donc trompés. Mais détournons nos yeux
 De cet impur amas d'impofteurs odieux,
 Et fans vouloir fonder d'un œil philofophique
 Des myftères chrétiens l'amas théologique,
 25 Sans expliquer envain ce qui fut révéle,
 Voyons par la raifon fi Dieu n'a point parlé.
 La Nature a fourni d'une main falutaire,
 Tout ce qui dans la vie à l'homme eft néceffaire,
 Les refforts de fon ame & l'infinct de fes fens;

30 Le Ciel à ses besoins soumet les élémens;
 Dans les plis du cerveau la mémoire habitante
 Y peint de la nature une image vivante,
 Chaque objet de ses sens prévient sa volonté,
 Le son dans son oreille est par l'air apporté;
 35 Sans efforts & sans soins son œil voit la lumière.
 Sur son Dieu, sur sa fin, sur sa cause première,
 L'homme est-il sans secours à l'erreur attaché?
 Quoi! le monde est visible & Dieu seroit caché?
 Quoi! le plus grand besoin que j'aie en ma misère
 40 Est le seul qu'en effet je ne puis satisfaire?
 Non le Dieu qui m'a fait ne m'a pas fait envain,
 Sur le front des mortels il mit son sceau divin;
 Je ne puis ignorer ce qu'ordonne mon Maître,
 Il m'a donné sa loi, puisqu'il m'a donné l'être;
 45 Sans doute il a parlé, mais c'est à l'Uniyers,
 Il n'a point de l'Egypte habité les deserts,
 Delphes, Delos, Ammon ne font point ses asyles,
 Il ne se cache pas aux antres des Sybilles.

La morale uniforme en tout tems , en tout lieu ,
 50 A des siècles sans fin , parloit au nom de Dieu .
 C'est la loi de Trajan , de Socrate & la vôtre ,
 De ce culte éternel la Nature est l'Apôtre .
 Le bon sens la reçoit , & les remords vengeurs ,
 Nés de la conscience , en font les défenseurs .
 55 Leur redoutable voix partout se fait entendre ;
 Pensez-vous en effet que ce jeune Alexandre ,
 Aussi vaillant que vous , mais bien moins modéré ,
 Teint du sang d'un ami trop inconfidéré ,
 Ait pour se repentir consulté des augures ?
 60 Ils auroient dans leurs eaux lavé ses mains impures ,
 Ils auroient à prix d'or , sans doute , absous un Roi ;
 Sans eux de la Nature il écouta la loi ,
 Honteux , désespéré d'un moment de furie ,
 Il se juge lui-même indigne de la vie :
 65 Cette loi souveraine à la Chine , au Japon ,
 Inspira Zoroastre , illumina Platon ;
 D'un bout du monde à l'autre elle parle , elle crie ,

Adore un Dieu, fais juste & chéris la Patrie.

Ainsi le froid Lapon crut un être éternel,

70 Il eut de la justice un instinct naturel,

Et le Nègre vendu sur un lointain rivage,

Dans les Nègres encore aime sa noire image;

Est-ce nous qui créons ces profonds sentimens,

Avons-nous fait notre ame, avons-nous fait nos sens?

75 L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît à la Chine,

Ont la même nature & la même origine;

L'Artisan le façonne & ne peut le former;

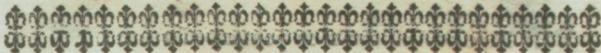
Ainsi l'Être éternel qui nous daigne animer,

Jetta dans tous les cœurs une (même) semence.

80 Le Ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence,

Il peut la revêtir d'imposture & d'erreur,

Il ne peut la changer, son juge est dans son cœur.



SECONDE PARTIE.

Réponse aux objections contre les principes d'une morale universelle: preuve de cette vérité.

J'ENTENS avec Hobbès Spinosa qui murmure,
 Ces rémords, me dit-il, ces cris de la Nature,
 Ne sont que l'habitude & les illusions
 Qu'un besoin mutuel inspire aux nations:
 5 Raisonneur malheureux, ennemi de toi-même,
 D'où nous vient ce besoin? Pourquoi l'Être suprême
 Met-il dans notre cœur à l'intérêt porté,
 Cet instinct qui nous lie à la société?
 Ces loix que nous faisons, fragiles, inconstantes,
 10 Ouvrage d'un moment, sont partout différentes;
 Jacob chez les Hébreux peut épouser deux sœurs,
 David sans offenser la décence & les mœurs,

Fla-

Flata de cent beautès la tendresse importune,
 Le Pape au Vatican n'en peut careffer une;
 15 Là, le pere à son gré choisit un successeur,
 Ici l'heureux aîné de tout est possesseur;
 Aux loix de vos voisins votre Code est contraire,
 Qu'on (soit) juste, il suffit, le reste est arbitraire.
 Mais tandis qu'on admire & ce juste & ce beau,
 20 Londres immole son Roi par la main d'un bourreau,
 Du Pape Borgia le bâtard sanguinaire,
 Dans les bras de sa sœur assassine son frere.
 Là, le froid Hollandois devient impétueux,
 Il déchire en morceaux deux freres vertueux.
 25 Plus loin la Brainvilliers dévotte avec tendresse,
 Empoisonne son pere en courant à confesse;
 Sous le fer du méchant le juste est abattu,
 Eh bien, conclurez-vous qu'il n'est point de vertu?
 Quand des vents du Midi, les funestes haleines,
 30 De semences de mort ont inondé nos plaines,
 Direz-vous que jamais le Ciel en son courroux,

- Ne laissa la Santé séjourner parmi nous,
 Tous ces divers fléaux dont le poids nous accable,
 Du choc des élémens effet inévitable,
 35 Des biens que nous goutons corrompent la douceur.
 Mais tout est passager, le crime & le malheur:
 De nos desirs fougueux la Tempête fatale,
 Laisse au fond de nos cœurs la Règle & la Morale,
 C'est une source pure; envain dans ses canaux,
 40 Les vents contagieux en ont troublé les eaux,
 Envain sur la surface une fange étrangère,
 Apporte en bouillonnant un limon qui l'altère;
 L'homme le plus injuste & le moins policé,
 S'y contemple aisément quand l'orage est passé.
 45 Tous ont reçu du Ciel avec l'intelligence
 Le frein de la justice & de la conscience;
 De la raison naissante elle est le premier fruit,
 Dès qu'on la peut entendre, aussitôt elle instruit,
 Contrepoids toujours prompt à rendre l'équilibre,
 50 Au cœur plein de desirs, asservi, mais né libre:

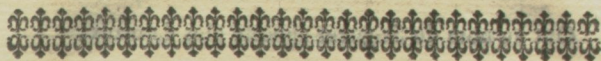
Arme

- Arme que la Nature a mise en notre main ,
 Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain ;
 Pilote qui s'oppose aux vents toujours contraires ,
 De tant de passions qui nous sont nécessaires.
- 55 On insiste, on me dit, l'enfant dans son berceau
 N'est point illuminé par ce divin flambeau.
 C'est l'éducation qui forme ses pensées,
 Par l'exemple d'autrui ses mœurs lui sont tracées,
 Il n'a rien dans l'esprit, il n'a rien dans le cœur,
- 60 De ce qui l'environne, il n'est qu'Imitateur ;
 Il repète le nom de devoir, de justice,
 Il agit en machine, & c'est par sa nourrice
 Qu'il est Juif ou Payen, Fidèle ou Musulman,
 Vêtu d'un juste-au-corps, ou bien d'un doliman.
- 65 Qui de l'exemple en nous je sçais quel est l'empire ,
 Il est des sentimens que l'habitude inspire,
 Le langage, la mode, & les opinions,
 Tous ces dehors de l'ame, & ces préventions,
 Du cachet des mortels impressions légères,

- 70 Dans nos foibles esprits sont gravés par nos peres ;
 Mais les premiers ressorts sont faits d'une autre main,
 Leur pouvoir est constant, leur principe divin ;
 Il faut que l'enfant croisse, il faut qu'il les exerce,
 Il ne les connaît point sous la main qui le berce.
- 75 Le moineau dans l'instant qu'il a reçu le jour,
 Sans plume dans son nid peut-il sentir l'amour ?
 Le renard en naissant va-t-il chercher sa proye ?
 Les insectes changeans qui nous filent la soye,
 Les essains bourdonnans de ces Filles du Ciel,
- 80 Qui pâtrissent la cire & composent le miel,
 Sitôt qu'ils sont éclos forment-ils leur ouvrage ?
 Tout mûrit par le tems & s'accroît par l'usage,
 Chaque être a son objet & dans l'instant marqué,
 Il marche vers le but par le Ciel indiqué ;
- 85 L'homme, on nous l'a tant dit, est une énigme obscure,
 Il l'est peut-être moins que toute la Nature ;
 Sur ce vaste Univers un grand voile est jetté ;
 Mais dans les profondeurs de cette obscurité,

Si la raison nous luit, qu'avons-nous à nous plaindre?
 90 Nous n'avons qu'un flambeau, gardons-nous de l'é-
 teindre,
 Quand de l'immenfité Dieu peupla les déferts,
 Anima les foleils & fouleva les mers,
 Demeurez, leur dit-il, dans vos bornes prefrites.
 Tous les mondes naiffans connurent des limites;
 95 Il impofa des loix à Saturne, à Venus,
 Aux feize orbes divers dans nos cieux contenus,
 Aux élémens unis dans leur utile guerre,
 A la courfe des vents, aux flèches du tonnerre,
 A l'animal qui penfe, & né pour l'adorer,
 100 Au ver qui nous attend né pour nous dévorer.
 Avons-nous bien l'audace en nos foibles cervelles,
 D'ajouter nos décrets à fes loix immortelles?
 Hélas! ferait-ce à nous, phantômes d'un moment,
 Dont l'Être imperceptible eft voifin du néant,
 105 De nous mettre à côté du maître du tonnerre,
 Et de donner en Dieux des ordres à la terre?

TROI-



TROISIEME PARTIE.

*Que les hommes ayant pour la plupart défiguré
la Religion naturelle qui les unit, doivent se
supporter les uns les autres.*

L'UNIVERS est un Temple où siège l'Eternel,
Là, chaque homme à son gré lui bâtit un Autel;
Chacun vante sa foi, ses Saints & ses miracles,
Le sang de ses Martyrs, la voix de ses Oracles;
5 L'un pense en se lavant cinq ou six fois par jour,
Que le Ciel voit ses bains d'un regard plein d'amour;
Et qu'avec un prépuce on ne sçaurait lui plaire;
L'autre a du Dieu Brama désarmé la colère,
Et pour s'être abstenu de manger du Lapin,
10 Voit le Ciel entr'ouvert & des plaisirs sans fin.
Tous traitent leurs voisins d'impurs ou d'infidèles.

Des Chrétiens divisés les infâmes querelles,
 Ont au nom du Seigneur apporté plus de maux,
 Répandu plus de sang, creusé plus de tombeaux,
 15 Que le prétexte vain d'une utile balance,
 N'a jamais désolé l'Allemagne & la France.
 Un doux Inquisiteur, un Crucifix en main,
 Au feu par charité fait jeter son prochain,
 Et pleurant avec lui d'une fin si Tragique,
 20 Prend pour se consoler son argent qu'il s'applique;
 Tandis qu'à ce Bourreau loin d'oser l'arracher,
 Le peuple louant Dieu danse autour du bucher.
 On vit plus d'une fois dans une sainte yvresse,
 Plus d'un bon Catholique au sortir de la Messe,
 25 Courant sur son voisin pour l'honneur de la foi,
 Lui crier, meurs Impie, ou pense comme moi.
 Calvin & ses Suppôts guettés par la Justice,
 Dans Paris en peinture allèrent au supplice:
 Servet fut en personne immolé par Calvin;
 30 Si Servet dans Genève eut été Souverain,

Il eût pour argument contre son adversaire

Fait ferrer d'un lacet le cou du Trinitaire.

Ainsi d'Arminius les ennemis nouveaux,

En Flandre étoient Martyrs, en Hollande bourreaux.

35 D'où vient que deux cens ans cette pieuse rage,

De nos ayeux grossiers fut l'horrible partage ?

C'est que de la Nature on étouffa la voix ;

C'est qu'à sa loi sacrée on ajouta des Loix ;

C'est que l'homme amoureux de son sot esclavage,

40 Fit dans ses préjugés Dieu même à son image ;

Nous l'avons fait injuste, emporté, vain, jaloux,

Séducteur, inconstant, barbare comme nous.

Enfin grace à nos jours, à la Philosophie,

Qui de l'Europe au moins éclaire une partie ;

45 Les Mortels plus instruits en font moins inhumains,

Le fer est émouffé, les buchers sont éteints ;

Mais si le Fanatisme était encor le Maître,

Que ces feux étouffés seraient prompts à renaître !

On s'est fait, il est vrai, le généreux effort

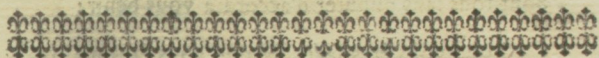
- 50 D'envoyer moins souvent ses freres à la mort.
 On brûle moins d'Hébreux dans les murs de Lisbonne;
 Et même le Muphty qui rarement raisonne,
 Ne dit plus au Chrétien que le Sultan foumet;
 Renonce au vin, Barbare, & crois en Mahomet.
- 55 Mais du beau nom de Chien ce Muphty nous honore,
 Dans le fond des Enfers il nous envoie encore.
 Nous le lui rendons bien; nous damnons à la fois
 Le Peuple circoncis vainqueur de tant de Rois,
 Londres, Berlin, Stokholm & Genève, & Vous même.
- 60 Vous êtes, ô mon Roi, compris dans l'anathême.
 Envain par des bienfaits signalant vos beaux jours,
 A l'humaine raison vous donnez des secours,
 Aux beaux arts des palais, aux pauvres des asyles.
 Vous peuplez les déserts & les rendez fertiles;
- 65 Boy . . . & Tam jurent par leur salut,
 Que vous êtes sur terre un fils de Belzebùt.
 Ils ont des partisans & l'on honore en France,
 De ces Anes fourés l'imbécille insolence.

Ca dis-moi, tête chauve, ou toi qui dans un froc,
 70 Des argumens en forme as soutenu le choc,
 Penses-tu que Socrate & le juste Aristide,
 Solon qui fut des Grecs & l'exemple & le guide,
 Penses-tu que Trajan, Marc-Aurele, Titus,
 Noms chéris, noms sacrés que tu n'as jamais lus,
 75 De l'Univers charmé Bienfaiteurs adorables,
 Soient au fond des Enfers empalés par les Diables,
 Et que tu seras toi, de rayons couronné,
 D'un chœur de Chérubins sans cesse environné,
 Pour avoir quelque tems, chargé d'une besace,
 80 Dormi dans l'ignorance, ou croupi dans la crasse?
 Sois sauvé, j'y consens, mais l'immortel Newton,
 Mais le sçavant Leibnitz, mais le sage Addison,
 Et ce Locke en un mot dont la main courageuse
 A de l'esprit humain posé la borne heureuse,
 85 Ces esprits qui sembloient de Dieu même éclairés
 Dans des feux éternel seront-ils dévorés?
 Porte un arrêt plus doux, prends un ton plus modeste,

Ami, ne préviens point le jugement céleste ;
 Respecte ces mortels, pardonne à leur vertu,
 90 Ils ne t'ont point damné pourquoi les damnés tu ?
 A la Religion discrettement fidèle,
 Sois doux, compatissant, sage, indulgent comme elle,
 Et sans noyer autrui, songe à gagner le port ;
 Qui pardonne a raison, & la colére a tort.
 95 Dans nos jours passagers de peine & de misères,
 Enfans d'un même Dieu, vivons du moins en freres ;
 Aidons-nous l'un à l'autre à porter nos fardeaux,
 Nous marchons tout courbés sous le poids de nos maux
 Mille ennemis cruels assiégent notre vie,
 100 Toujours par nous maudite & toujours si chérie,
 Notre cœur égaré sans guide & sans appui,
 Est brûlé du Desir, ou glacé par l'Ennui ;
 Nul de nous n'a vécu sans connoître les larmes ;
 De la société les secourables charmes,
 105 Remède encor trop foible en des maux si constans,
 Consolent nos douleurs au moins quelques instans.

Ah !

Ah! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste;
Je crois voir des Forçats dans un cachot funeste,
Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
110 Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.



E P I T R E
AU ROY DE PRUSSE.

*Que c'est au Gouvernement à calmer les mal-
heureuses disputes qui troublent la société.*

OUI je l'entens souvent de votre bouche auguste,
Le premier des devoirs, grand Prince, est d'être juste,
Et le premier des biens, est la paix dans nos cœurs.
Comment avez-vous pû parmi tant de Docteurs,
5 Parmi ces différends que la dispute enfante,
Maintenir dans l'Etat une paix si constante?
D'où vient que les enfans de Calvin, de Luther,

Qu'on croit delà les monts, batards de Lucifer,
 Le Grec & le Romain, l'empesé Quiétiste,
 10 Le Quakre au grand chapeau, le simple Anabaptiste,
 Qui jamais dans les loix n'ont pu se réunir,
 Sont tous sans disputer d'accord à vous benir;
 C'est que vous êtes sage, & que vous êtes maître.
 Si le dernier Valois, hélas! avoit seu l'être,
 15 Jamais un Jacobin guidé par son Prieur,
 De Judith & d'Aod fervent imitateur,
 N'eut tenté dans Saint Cloud la fatale entreprise,
 Mais Valois aiguifâ le poignard de l'Eglise;
 Ce poignard qui bientôt égorgea dans Paris,
 20 Aux yeux de ses sujets le plus grand des Henris;
 Voila les fruits affreux des pieuses querelles,
 Toutes les factions à la fin sont cruelles.
 Pour peu qu'on les soutienne on les voit tout ôser,
 Pour les anéantir il les faut mépriser;
 25 Qui conduit des Soldats peut gouverner des Prêtres.
 Louis dont la splendeur éclipsâ ses Ancêtres,

Crut pourtant sur la foi d'un Confesseur Normand,
Janfenius à craindre, & Quênél important.

Du sceau de sa grandeur il chargea leurs sotifes.

30 De la dispute alors cent cabales éprises,
Cent Bavards en fourure, Avocats, Bacheliers,
Colporteurs, Capucins, Jésuites, Cordeliers,
Troublerent tout l'Etat par leurs doctes scrupules.
Le Régent plus sensé les rendit ridicules;

35 Dans la poussière alors on les vit tous rentrer,
L'œil du maître suffit, & peut tout opérer.
L'heureux cultivateur des présens de Pomone
Des filles du printems, des trésors de l'Automne,
Maître de son terrain, ménage aux arbrisseaux,

40 Les secours du soleil, de la terre & des eaux,
Par de légers appuis soutient leurs bras débiles,
Arrache impunément les plantes inutiles,
Et des arbres touffus dans son clos renfermés,
Emonde les rameaux de la feve affamés.

45 Son docile terrain répond à la culture.

Ministre industrieux des loix de la nature,
 Il n'est point traversé dans ses heureux desseins.
 Un arbre qu'avec joye il planta de ses mains,
 Ne prétend point le droit de se rendre sterile,
 50 Et du sol épuisé tirant un suc utile,
 Ne va point refuser à son maître affligé,
 Une part de ses fruits dont il est trop chargé.
 Son voisin Jardinier n'eut jamais la puissance,
 De préparer des cieux la maligne influence,
 55 De maudire les fruits pendans aux espaliers,
 Et de sécher d'un mot sa vigne & ses figuiers,
 Malheurs aux Nations dont les loix opposées,
 Embrouillent de l'Etat les rênes divisées
 Le Sénat des Romains, ce conseil de vainqueurs,
 60 Présidoit aux Autels, & gouvernoit les mœurs,
 Restrainoit sagement le nombre des vestales,
 D'un peuple extravagant regloit les bacchanales.
 Marc Aurele & Trajan mêloient au champ de Mars,
 Le bonnet du Pontife au bandeau des Césars.

65 L'Univers reposant sous leur heureux génie,
 Des guerres de l'Eglise ignora la manie.
 Les Grecs & les Romains d'un saint zèle enyvres,
 Ne combattirent point pour les poulets sacrés.
 Je ne demande point que dans la Capitale,
 70 Un Roi portant en main la crosse Episcopale;
 Au fortir du conseil allant en mission,
 Donne au peuple contrit sa bénédiction.
 Toute Eglise a ses loix, tout peuple a son usage.
 Mais je prétens qu'un Roi, que son devoir engage,
 75 A maintenir la paix, l'ordre, la fureté,
 Ait sur tous ses sujets égale autorité.
 Ils font tous ses enfans, cette famille immense,
 Dans ses soins paternels a mis sa confiance.
 Le Marchand, l'Ouvrier, le Prêtre & le Prélat,
 80 Sont tous également les membres de l'Etat;
 De la Religion l'appareil nécessaire,
 Confond aux yeux de Dieu les grands & le vulgaire,
 Et les Civiles loix par un autre lien,

Ont

Ont confondu le Prêtre avec le Citoyen.

85 La loi dans tout état doit être universelle.

Les mortels, quels qu'ils soient, sont égaux devant elle.

Je n'en dirai pas plus sur ces points délicats.

Le Ciel ne m'a point fait pour regir des Etats,

Pour conseiller les Rois, pour enseigner les sages;

90 Mais du port où je suis, contemplant les orages,

Dans cette heureuse paix où je finis mes jours,

Eclairé par vous-même, & plein de vos discours,

De vos nobles leçons salutaire interprète,

Mon esprit suit le vôtre, & ma voix vous repète;

95 Que conclure à la fin de tous mes longs propos?

C'est que les préjugés sont la raison des fots.

Il ne faut pas pour eux se déclarer la guerre.

Le Vrai nous vient du Ciel, l'Erreur vient de la Terre,

Et parmi ces chardons qu'on ne peut arracher,

100 Dans des sentiers secrets le sage doit marcher.

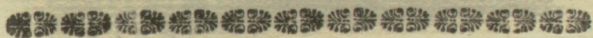
La Paix, la Paix enfin, que l'on trouble, & qu'on aime,

Est préférable, encore à la vérité même.

LA



LA RELIGION
NATURELLE,
POÈME
A S. A. R. MADAME
LA MARGRAVE
DE BAREITH.



EXORDE.

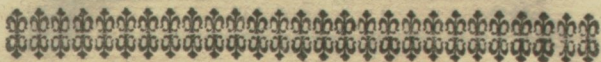


OUVERAINE sans faste, & Femme sans faiblesse,
Vous dont la raison mâle & la ferme sagesse,
Sont pour moi des attraits plus chers, plus précieux,

Que

Que ces feux séduifans qui brillent dans vos yeux ;
 5 Digne ouvrage d'un Dieu connaissez votre Maître ;
 La main des préjugés défigura son Etre,
 Dans le fonds de nos cœurs il faut chercher fes traits :
 Si Dieu n'est pas dans nous, il n'exifta jamais.
 Ne pouvons nous trouver l'Auteur de notre vie
 10 Qu'au labyrinthe obscur de la Théologie ?
 Origène & Jean Scot, font chez vous fans crédit ;
 La Nature en fçait plus qu'ils n'en ont jamais dit.
 Ecartons ces Romans qu'on appelle systêmes,
 Et pour nous élever descendons dans nous mêmes.





PREMIERE PARTIE.

Que Dieu ayant donné à tous les hommes ce qui leur est nécessaire, il leur a donné aussi la faculté de connaître la justice, avec la conscience pour les avertir quand ils sont injustes.

- 15 **S**OIT qu'un être inconnu par lui seul existant,
 Ait tiré depuis peu l'Univers du néant;
 Soit qu'il ait arrangé la matière éternelle,
 Qu'elle nage en son sein, ou qu'il régne loin d'elle,
 Que l'Ame, ce flambeau souvent si ténébreux,
 Ou soit un de nos sens, ou subsiste sans eux,
 20 Vous êtes sous la main de ce Maître invifible;
 Mais du haut de son trône obscur, inaccessible,

C

Quel

Quel hommage, & quel culte exige-t-il de nous ?
 De sa grandeur suprême indignement jaloux,
 Des louanges, des vœux flattent-ils sa puissance ?
 25 Est-ce ce peuple altier conquérant de Byfance,
 Et tranquille Chinois, le Tartare indompté,
 Qui connaît son effence & fuit fa volonté ?
 Différens dans leurs mœurs, ainfi qu'en leur hommage,
 Ils lui font tous tenir un différent langage ;
 30 Ils fe font tous trompés. Mais détournons nos yeux
 De cet impur amas d'imposteurs odieux,
 Et fans vouloir sonder d'un regard téméraire,
 De la loi des Chrétiens l'inéfable mystère,
 Sans expliquer envain ce qui fut révéle,
 35 Cherchons par la raifon fi Dieu n'a point parlé.
 La Nature a fourni d'une main falutaire,
 Tout ce qui dans la vie à l'homme eft néceffaire,
 Les refforts de fon ame & l'infift de fes fens ;
 Le Ciel à fes besoins foumet les élemens ;
 40 Dans les plis du cerveau la mémoire habitante

Y peint de la nature une image vivante.

Chaque objet de ses sens prévient la volonté.

Le son dans son oreille est par l'air apporté ;

Sans efforts & sans soins son œil voit la lumière.

Sur son Dieu , sur sa fin , sur sa cause première ,

45 L'homme est-il sans secours à l'erreur attaché ?

Quoi ! le monde est visible & Dieu seroit caché ?

Quoi ! le plus grand besoin que j'aie en ma misère

Est le seul qu'en effet je ne peux satisfaire ?

Non le Dieu qui m'a fait ne m'a point fait envain.

50 Sur le front des mortels il mit son sceau divin ;

Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon Maître.

Il m'a donné sa loi, puisqu'il m'a donné l'être ;

Sans doute il a parlé, mais c'est à l'Univers.

Il n'a point de l'Egypte habité les deserts.

55 Delphes, Delos, Ammon ne sont point ses asyles.

Il ne se cacha point aux antres des Sibylles ;

La morale uniforme en tout tems, en tout lieu,

A des siècles sans fin, parloit au nom de Dieu.

C'est la loi de Trajan, de Socrate & la vôtre,
 60 De ce culte éternel la Nature est l'Apôtre.
 Le bon sens la reçoit, & les remords vengeurs,
 Nés de la conscience, en sont les défenseurs.
 Leur redoutable voix partout se fait entendre;
 Pensez-vous en effet que ce jeune Alexandre,
 65 Teint du sang d'un ami trop inconfidéré,
 Quand la raison rentra dans son cœur égaré,
 Ait pour se repentir consulté des augures?
 Ils auroient dans leurs eaux lavé ses mains impures,
 Ils auroient à prix d'or, sans doute, absous un Roi;
 70 Sans eux de la Nature il écouta la loi,
 Honteux, désespéré d'un moment de furie,
 Il se juge lui-même indigne de la vie:
 Cette loi souveraine en Europe, au Japon,
 Inspira Zoroastre, illumina Solon;
 75 D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie,
Adore un Dieu, sois juste & chéris la Patrie.
 Ainsi le froid Lapon crut un Etre éternel,

Il eut de la justice un instinct naturel,
Et le Nègre vendu sur un lointain rivage,
80 Dans les Nègres encore aime sa noire image ;
Jamais un Parricide, un Calomniateur,
N'a dit tranquillement dans le fond de son cœur :
„ Qu'il est beau, qu'il est doux d'accabler l'innocence,
„ De déchirer le sein qui nous donna naissance !
85 „ Dieu juste, Dieu parfait ; que le crime a d'appas !
Voilà ce qu'on diroit, mortels n'en doutés pas,
S'il n'étoit une loi terrible universelle,
Que respecte le crime en s'élevant contre elle.
Est ce nous qui créons ces profonds sentimens ?
90 Avons-nous fait notre ame, avons-nous fait nos sens ?
L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît à la Chine,
Ont la même nature & la même origine ;
L'Artisan le façonne & ne peut le former ;
Ainsi l'Etre éternel qui nous daigne animer,
95 Jetta dans tous les cœurs une même semence.
Le Ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence.

Il peut la revêtir d'imposture & d'erreur,
Il ne peut la changer, son juge est dans son cœur.



SECONDE PARTIE.

*Réponse aux objections contre les principes d'une
morale universelle: preuve de cette vérité.*

J'ENTENS avec Hobbès Spinosa qui murmure,
Ces rémords, me dit-il, ces cris de la Nature,
Ne sont que l'habitude & les illusions
Qu'un besoin mutuel inspire aux nations.
§ RaISONNEUR malheureux, ennemi de toi-même,
D'où nous vient ce besoin? Pourquoi l'Être suprême
Met-il dans notre cœur à l'intérêt porté,

Cet

Cet instinct qui nous lie à la société?

Ces loix que nous faisons, fragiles, inconstantes,

10 Ouvrage d'un moment, sont partout différentes;

Jacob chez les Hébreux peut épouser deux sœurs,

David sans offenser la décence & les mœurs,

Flata de cent beautés la tendresse importune.

Le Pape au Vatican n'en peut caresser une;

15 Là, le pere à son gré choisir son successeur,

Ici l'heureux aîné de tout est possesseur,

Un Polaque à moustache à la démarche altière,

Peut arrêter d'un mot sa république entière.

L'Empereur ne peut rien sans ses chers Electeurs,

20 L'Anglais a du crédit, le Pape a des honneurs,

Ufages, intérêts, culte, loix, tout diffère.

Qu'on soit juste, il suffit, le reste est arbitraire.

Mais tandis qu'on admire & ce juste & ce beau,

Londre immole son Roi par la main d'un bourreau.

25 Du sacré Borgia le bâtard fanguinaire,

Dans les bras de sa sœur assassine son frere,

Là, le froid Hollandois devient impétueux,
 Il déchire en morceaux deux Héros vertueux.
 Plus loin la Brainvilliers dévôte avec tendresse,
 30 Empoisonne son Pere en courant à confesse;
 Sous le fer du Méchant le Juste est abbattu.
 Eh bien, conclurez-vous qu'il n'est point de vertu?
 Quand des vents du Midi, les brûlantes haleines,
 De semences de mort ont inondé nos plaines,
 35 Direz-vous que jamais le Ciel en son courroux,
 Ne laissa la Santé séjourner parmi nous?
 Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,
 Du choc des élémens effet inévitable,
 Des biens que nous goutons corrompent la douceur.
 40 Mais tout est passager, le Crime & le Malheur:
 De nos desirs fougueux la Tempête fatale,
 Laisse au fond de nos cœurs la Règle & la Morale,
 C'est une source pure; envain dans ses canaux
 Les vents contagieux en ont troublé les eaux,
 45 Envain sur la surface une fange étrangère,

Y porte en bouillonnant le limon qui l'altère ;
 L'homme le plus injuste & le moins policé,
 S'y contemple aisément quand l'orage est passé.
 Nous avons reçu tous avec l'intelligence
 50 Ce frein de la justice & de la conscience ;
 Cette arme que le Ciel a mise en notre main,
 Qui combat l'Intérêt par l'Amour du prochain ;
 De Socrate , en un mot , c'est-la l'heureux génie ;
 C'est-là ce Dieu secret qui dirigeait sa vie :
 55 Ce Dieu qui jusqu'au bout-préfidait à son sort,
 Quand il but sans pâlir la coupe de la mort.
 Quoi ! cet Esprit divin n'est-il que pour Socrate ?
 Tout mortel a le sien qui jamais ne le flatte.
 Néron cinq ans entiers se soumit à ses loix,
 60 Cinq ans des Corrupteurs il repoussa la voix.
 Marc-Aurele appuyé sur la Philosophie,
 Porta ce joug heureux tout le tems de sa vie.
 Julien s'égarant dans sa Religion,
 Infidèle à la foi, fidèle à la raison,



65 Scandale de l'Eglise, & des Rois le modèle,
Ne s'carta jamais de la loi naturelle.

On infiste, on me dit, l'enfant dans son berceau
N'est point illuminé de ce divin flambeau.
C'est l'éducation qui forme ses pensées,

70 Par l'exemple d'autrui ses mœurs lui sont tracées,
Il n'a rien dans l'esprit, il n'a rien dans le cœur,
De ce qui l'environne, il n'est qu'Imitateur;
Il repête le nom de devoir, de justice,
Il agit en machine, & c'est par sa nourrice

75 Qu'il est Juif ou Payen, Fidèle ou Musulman,
Vêtu d'un juste-au-corps, ou bien d'un doliman.
Oui de l'exemple en nous je sçais quel est l'empire,
Il est des sentimens que l'habitude inspire.
Le langage, la mode, & les opinions,

80 Tous ces dehors de l'ame, & ces préventions,
Dans nos foibles esprits sont gravés par nos peres,
Du cachet des mortels impressions légères.
Mais les premiers ressorts sont faits d'une autre main.

Leur

Leur pouvoir est constant, leur principe est divin ;

85 Il faut que l'enfant croisse, afin qu'il les exerce,

Il ne les connaît pas sous la main qui le berce.

Le moineau dans l'instant qu'il a reçu le jour,

Sans plume dans son nid peut-il sentir l'amour ?

Le renard en naissant va-t-il chercher sa proie ?

90 Les insectes changeans qui nous filent la soye,

Les essains bourdonnans de ces Filles du Ciel,

Qui pâtrissent la cire & composent le miel,

Sitôt qu'ils sont éclos forment ils leur ouvrage ?

Tout mûrit par le tems & s'accroît par l'usage.

95 Chaque être a son objet & dans l'instant marqué,

Il marche vers le but par le Ciel indiqué :

Quel fut ce but de l'homme, & qu'est-ce qu'il doit être ?

Ce qu'il est : il naquit à la voix de son maître,

Pour cultiver ses champs, se loger ; se nourrir,

100 Vivre en adorant Dieu, travailler, & mourir.

L'homme, on nous l'a tant dit, est une énigme obscure.

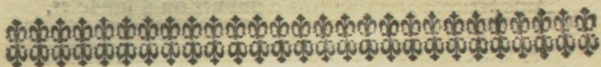
En quoi donc l'est-il plus que toute la Nature ?

Avez-

- Avez-vous pénétré, Philosophes nouveaux,
 Cet instinct sur & prompt qui sert les animaux?
- 105 Dans son germe impalpable, avez-vous pu connaître
 L'herbe qu'on foule aux pieds, & qui meurt pour
 renaître?
- Sur ce vaste Univers un grand voile est jetté;
 Mais dans les profondeurs de cette obscurité,
 Si la raison nous luit, qu'avons-nous à nous plaindre?
- 110 Nous n'avons qu'un flambeau, gardons-nous de l'é-
 teindre,
- Quand de l'immensité Dieu peupla les déserts,
 Anima les soleils & souleva les mers,
 Demeurez, leur dit-il, dans vos bornes prescrites.
 Tous les mondes naissans connurent des limites;
- 115 Il imposa des loix à Saturne, à Venus,
 Aux seize orbes divers dans nos cieux contenus,
 Aux élémens unis dans leur utile guerre,
 A la course des vents, aux flèches du tonnerre,
 A l'animal qui pense, & né pour l'adorer,
- 120 Au ver qui nous attend né pour nous dévorer.

Au-

Aurons-nous bien l'audace en nos foibles cervelles,
D'ajouter nos décrets à ses loix immortelles ?
Hélas! serait-ce à nous, phantômes d'un moment,
125 Dont l'Etre imperceptible est voifin du néant,
De nous mettre à côté du maître du tonnerre,
Et de donner en Dieux des ordres à la terre ?



TROISIEME PARTIE.

*Que les hommes ayant pour la plupart défigurés
par les opinions qui les divisent, le principe de
la Religion Naturelle qui les unit, doivent se
supporter les uns & les autres.*

L'UNIVERS est le Temple où fiége l'Eternel,
Là, chaque homme à son gré lui bâtit un Autel ;
Chacun vante sa foi, ses Saints & ses miracles,
Le sang de ses Martyrs, la voix de ses Oracles ;

5 L'un

5 L'un pense en se lavant cinq ou six fois par jour,
 Que le Ciel voit ses bains d'un regard plein d'amour,
 Et qu'avec un prépuce on ne sçaurait lui plaire;
 L'autre a du Dieu Brama désarmé la colére,
 Et pour s'être abstenu de manger du Lapin,
 10 Voit le Ciel entr'ouvert & des plaisirs sans fin.
 Tous traitent leurs voisins d'impurs ou d'infidèles.
 Des Chrétiens divisés les infâmes querelles,
 Ont au nom du Scigneur apporté plus de maux,
 Répandu plus de sang, creusé plus de tombeaux,
 15 Que le prétexte vain d'une utile balance,
 N'a jamais défolé l'Allemagne & la France.
 Un doux Inquisiteur, un Crucifix en main,
 Au feu par charité fait jeter son prochain,
 Et pleurant avec lui d'une fin si Tragique,
 20 Prend pour se consoler son argent qu'il s'applique;
 Tandis qu'à ce Bourreau loin d'oser l'arracher,
 Le peuple louant Dieu danse autour du bucher.
 On vit plus d'une fois dans une sainte yvresse,

Plus

Plus d'un bon Catholique au sortir de la Messe,
 25 Courant sur son voisin pour l'honneur de la foi,
 Lui crier, *meurs Impie, ou pense comme moi* :
 Calvin & ses Suppôts guettés par la Justice,
 Dans Paris en peinture allèrent au supplice :
 Servet fut en personne immolé par Calvin ;
 30 Si Servet dans Genève eût été Souverain ,
 Il eut pour argument contre ses adversaires
 Fait ferrer d'un lacet le cou des Trinitaires.
 Ainsi d'Arminius les ennemis nouveaux ,
 En Flandre étoient Martyrs, en Hollande bourreaux,
 35 D'où vient que deux cens ans cette pieuse rage,
 De nos ayeux grossiers fut l'horrible partage ?
 C'est que de la Nature on étouffa la voix ;
 C'est qu'à sa Loi sacrée on ajouta des Loix ;
 C'est que l'homme amoureux de son sot esclavage,
 40 Fit dans ses préjugés Dieu même à son image ;
 Nous l'avons fait injuste, emporté, vain, jaloux ,
 Séducteur, inconstant, barbare comme nous.

Enfin



Enfin grace à nos jours, à la Philosophie,
 Qui de l'Europe au moins éclaire une partie;
 45 Les Mortels plus instruits en font moins inhumains;
 Le fer est émouffé, les buchers sont éteints;
 Mais si le Fanatisme était encor le Maître,
 Que ces feux étouffés seraient prompts à renaître!
 On s'est fait, il est vrai, le généreux effort
 50 D'envoyer moins souvent ses freres à la mort.
 Le Muphty souffre en paix que dans Bizance même,
 Les enfans des Chrétiens soient conduits au baptême.
 Le Sultan ne dit point au Chrétien qu'il soumet,
 Renonce au vin, Barbare, & crois-en Mahomet.
 55 Mais du beau nom de Chien ce Muphty nous honore,
 Dans le fond des Enfers il nous envoie encore.
 Nous le lui rendons bien; nous damnons à la fois
 Le Peuple circoncis vainqueur de tant de Rois,
 Et les climats de l'Ourse, & la riche Angleterre.
 60 Le plus vil Capucin, juge altier de la terre,
 Dans les ardens transports de son zèle hébété,

Dam-

Damne le genre humain de pleine autorité :
 Et contemple à loisir les mortels ses semblables,
 Pétris des mains de Dieu pour le plaisir des Diables.

65 Ca dis-moi, tête chauve, ou toi qui dans un froc,
 Des argumens en forme as soutenu le choc,
 Penses-tu que Socrate & le juste Aristide,
 Solon qui fut des Grecs & l'exemple & le guide,
 Penses-tu que Trajan, Marc-Aurele, Titus,

70 Noms chéris, noms sacrés que tu n'as jamais lus,
 Aux fureurs des Démons soient livrés en partage,
 Par le Dieu bienfaissant dont il étoient l'image,
 Et que tu feras toi, de rayons couronné,
 D'un chœur de Chérubins au Ciel environné,

75 Pour avoir quelque temps chargé d'une beface,
 Croupi dans l'ignorance, & dormi dans la crasse ?
 Sois fauvé, j'y consens, mais l'immortel Newton,
 Mais le sçavant Léibnitz, & le sage Addifson,
 Et ce Locke en un mot dont la main courageuse

80 A de l'esprit humain posé la borne heureuse,

Ces esprits qui semblaient de Dieu même éclairés
 Dans des feux éternels seront-ils dévorés ?
 Porte un arrêt plus doux , prends un ton plus modeste,
 Ami , ne préviens point le jugement céleste,
 85 Respecte ces mortels , pardonne à leur vertu ,
 Ils ne t'ont point damné , pourquoi les damnes-tu ?
 A la Religion discrètement fidèle,
 Sois doux , compatissant , sage , indulgent comme elle ;
 Et sans noyer autrui , songe à gagner le port ;
 90 Qui pardonne a raison , & la colére a tort.
 Dans nos jours passagers , de peines , de misères ,
 Enfans d'un même Dieu , vivons du moins en freres ;
 Aidons-nous l'un à l'autre à porter nos fardeaux ,
 Nous marchons tout courbés sous le poids de nos maux.
 95 Mille ennemis cruels affiégent notre vie ,
 Toujours par nous maudite , & toujours si chérie ,
 Notre cœur égaré sans guide , sans appui ,
 Est brûlé de desirs ou glacé par l'ennui.
 Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes ;

100 De la société les secourables charmes
 Consolent nos douleurs au moins quelques instans ,
 Remède encor trop faible à des maux si constans .
 Ah ! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste ,
 Je crois voir des Forçats dans un cachot funeste ,
 105 Se pouvant secourir l'un sur l'autre acharnés ,
 Combatre avec les fers dont ils sont enchaînés .
 O Dieu qu'on méconnaît , ô Dieu que tout annonce ,
 Entens les derniers mots que ma bouche prononce ;
 Si je me suis trompé , e'est en cherchant ta Loi ,
 110 Mon cœur peut s'égarer , mais il est plein de toi .
 Je vois sans m'allarmer , l'Eternité paraître ,
 Et je ne puis penser qu'un Dieu qui m'a fait naître ,
 Un Dieu qui sur mes jours a versé ses bienfaits ,
 Quand mes jours sont éteints , me tourmente à jamais .



P O È M E
SUR
LA DESTRUCTION
DE LISBONNE,
O U
EXAMEN DE CET AXIOME,

Tout est bien.



Malheureux Mortels! ô terre déplorable!
O de tous les fléaux, assemblage effroyable!
D'inutiles douleurs, éternel entretien . . .
Philosophes trompés, qui criez, *tout est bien*,
5 Accourez: contemples ces ruines affreuses,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses.

Ces

Cés femmes, ces enfans, l'un sur l'autre entassés
 Sous ces marbres rompus, ces membres dispersés;
 Cent mille infortunés que la Terre dévore,
 10 Qui sanglans, déchirés, & palpitans encore,
 Enterrés sous leurs toîts, tetminent sans secours
 Dans l'horreur des tourmens leurs lamentables jours.
 Aux cris demi formés de leurs voix expirantes,
 Au Spectacle effrayant de leurs cendre fumantes,
 15 Direz-vous, ce font-là les salutaires Loix,
 D'un Etre bienfaisant qui fit tout par son choix?
 Direz-vous en voyant ces amas de victimes,
 Dieu s'est vangé: leur mort est le prix de leurs crimes?
 Quel crimes? quelle faute ont commis ces Enfans
 20 Sur le sein maternel écrasés & sanglans?
 Lisbonne qui n'est plus, eut-elle plus de vices
 Que Londres & que Paris plongés dans les délices?
 Lisbonne est abîmée, & l'on danse à Paris.
 Tranquilles raisonneurs, intrépides esprits,
 25 Si sur vous votre Ville eut été renversée,

On vous entendrait dire en changeant de pensée,
 En pleurant vos enfans, & vos femmes, & vous,
 Le bien fut pour Dieu seul, & le mal fut pour nous,
 Quand la terre où je suis, porte sur des abîmes,
 30 Ma plainte est innocente, & mes cris légitimes :
 Je suis environné des cruautés du sort,
 Des fureurs des méchans, des pièges de la mort ;
 De tous les Elemens j'éprouve les atteintes :
 Compagnons de mes maux, permettez-moi les plaintes,
 35 C'est l'orgueil, dites-vous, l'orgueil séditieux,
 Qui prétend qu'étant mal, je pouvais être mieux.
 Allez, interrogez les rivages du Tage,
 Fouillez dans les débris de ce sanglant ravage,
 Demandez aux mourans, dans ce séjour d'effroi,
 40 Si c'est l'orgueil qui crie, ô Dieu, secourez-moi.
 O Ciel, ayez pitié de l'humaine misère.
Tout est bien, dites-vous, & tout est nécessaire ;
 Quoi l'Univers entier sans ce gouffre infernal,
 Sans engloutir Lisbonne eut-il été plus mal ?

45 Etes-

- 45 Etes-vous assurés que la Cause éternelle
 Qui sçait tout, qui fait tout, qui créa tout pour elle,
 Ne pouvait nous jeter dans ces tristes climats
 Sans former des Volcans allumés sous nos pas?
 Je désire humblement sans offenser mon Maître,
- 50 Que ce gouffre enflammé de souffre & de salpêtre,
 Eut pû s'être formé dans le fond des déserts;
 Je respecte mon Dieu, mais j'aime l'Univers.
 Quand l'homme ose gémir d'un fléau si terrible,
 Il n'est point orgueilleux, hélas! il est sensible.
- 55 Qu'on ne présente plus à mon cœur agité
 Ces immuables Loix de la Nécessité;
 Cette chaîne des corps, des esprits, & des mondes.
 O rêves de Sçavans! ô chimères profondes!
 Si l'éternelle Loi qui meut les élémens
- 60 Fait tomber les rochers sous les efforts des vents,
 Si les chênes touffus, par la foudre s'embrasent,
 Ils ne ressentent point le coup qui les écrasent:
 Mais je vis, mais je sens, mais mon cœur opprimé,

Demande le bien être au Dieu qui l'a formé ;

65 Des sens qu'il me donna je cherche un libre usage.

D'où vient que l'ouvrier déchire son ouvrage ?

Le vase, on le sçait bien, ne dit point au Potier,

Pourquoi suis-je si vil, si faible, si grossier ?

Il n'a point la parole, il n'a point la pensée :

70 Cette urne en se formant, qui tombe fracassée,

De la main du Potier ne reçut point un cœur,

Qui désirât les biens, & sentît son malheur.

Ce malheur, dites-vous, est le bien d'un autre être...

De mon corps tout sanglant mille insectes vont naître.

75 Quand la mort met le comble aux maux que j'ai soufferts,

Le beau soulagement d'être mangé des vers !

Tristes calculateurs des misères humaines,

Ne me consolez point, vous aigrissez mes peines ;

Et je ne vois en vous que l'effort impuissant,

80 D'un fier infortuné qui feint d'être content,

Je ne suis du grand tout, qu'une faible partie.

Oui, mais les animaux condamnés à la vie,

Tous

Tous les êtres sentans, nés sous la même loi,
Vivent dans la douleur, & meurent comme moi.

85 Le vautour acharné sur sa timide proie,
De ses membres sanglans se repait avec joie,
Tout semble bien pour lui; mais bientôt à son tour,
Une aigle au bec tranchant dévoré le vautour.
L'homme d'un plomb mortel, atteint cette aigle altière;

90 Et l'homme aux champs de Mars couché sur la poussière,
Sanglant, percé de coups, sur un tas de mourans,
Sert d'aliment affreux, aux oiseaux dévorans.
Ainsi du monde entier, tous les membres gémissent;
Nés tous pour les tourmens, l'un par l'autre ils périssent.

95 Et vous composerez dans ce cahos fatal,
Des malheurs de chaque être, un bonheur général.
Quel bonheur! ô mortel! & faible & misérable,
Vous criez *tout est bien*, d'une voix lamentable;,
L'Univers vous dément, & votre propre cœur,

100 Cent fois de votre esprit a réfuté l'erreur.
Elémens, animaux, humains, tout est en guerre;

Il le faut avouer, le mal est sur la terre,
 Son principe secret ne nous est point connu,
 D'un Etre bienfaisant le mal est-il venu?
 105 Est-ce le noir Tiphon (1), le barbare Arimane, (2)
 Dont la loi tyrannique à souffrir nous condamne?
 Mon esprit n'admet point ces monstres odieux,
 Dont le monde en tremblant fit autrefois des Dieux.
 Mais comment concevoir, un Dieu la bonté même,
 110 Un Dieu qui nous forma, qui nous chérit, qu'on
 aime,
 Et qui brise à son gré l'ouvrage de ses mains!
 O qui pourra fixer mes esprits incertains!
 Mon œil épouvanté sonde envain ces abîmes,
 Je vois autour de moi les malheurs & les crimes.
 115 Je me tourne vers vous, Célestes vérités,
 Les ténèbres du monde offusquent vos clartés:
 Un Dieu vint consoler notre race affligée,

II

(1) Principe du mal chez les Egyptiens.

(2) Principe du mal chez les Perses.

Il visita la terre, & ne l'a point changée. (1)

Un Sophiste arrogant, nous dit qu'il ne l'a pû;

120 Il le pouvoit, dit l'autre, & ne l'a point voulu.

Il le voudra, sans doute, & tandis qu'on raisonne,

Des foudres souterrains engloutissent Lisbonne,

Et de trente cités dispersent les débris,

Des bords sanglans du Tage, à la mer de Cadix.

125 Ou l'homme est né coupable, & Dieu punit sa race,

Ou ce Maître absolu de l'être & de l'espace;

Sans courroux, sans pitié, tranquille, indifférent,

De ses premiers décrets fuit l'éternel torrent;

Ou la matière informe à son maître rebelle,

130 Porte en soi des défauts nécessaires comme elle;

Ou bien Dieu nous éprouve, & ce séjour mortel (2)

N'est qu'un passage étroit vers un monde éternel.

Nous effuyons ici des douleurs passagères;

Le

(1) Un Philosophe Anglois a prétendu que le monde physique avoit dû être changé au premier avènement comme le moral.

(2) Voila le nœud & l'objet de l'ouvrage; la Révélation seule peut nous éclairer.

Le trépas est un bien qui finit nos misères ;

135 Mais quand nous sortirons de ce passage affreux ,

Qui de nous prétendra mériter d'être heureux ?

Quelque parti qu'on prenne , on doit frémir , sans doute ,

Il n'est rien qu'on connaisse , & rien qu'on ne redoute.

La Nature est muette , on l'interroge envain :

140 On a besoin d'un Dieu qui parle au genre humain ;

Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage ,

De consoler le foible , & d'éclairer le sage ;

L'homme au doute , à l'erreur , abandonné sans lui ,

Cherche envain des roseaux qui lui servent d'appui.

145 Léibnitz ne m'apprend point par quels nœuds invisibles ,

Dans le mieux ordonné des Univers possibles ,

Un désordre éternel , un cahos de malheurs ,

Mêle à nos vains plaisirs , de réelles douleurs :

Ni pourquoi l'innocent , ainsi que le coupable ,

150 Subit également ce mal inévitable.

Je ne conçois pas plus , comment tout ferait bien :

Je suis comme un Docteur , hélas ! je ne sçais rien.

Pla-

Platon dit qu'autrefois l'homme avoit eû des aîles,
 Un corps impénétrable aux atteintes mortelles;
 155 La douleur, le trépas, n'approchaient point de lui,
 De cet état brillant, qu'il diffère aujourd'hui!
 Il rampe, il souffle, il meurt, tout ce qui naît expire.
 De la destruction, la Nature est l'Empire.
 Un faible composé de nerfs & d'ossemens,
 160 Ne peut être insensible au choc des élemens;
 Ce mélange de fang, de liqueur, & de poudre,
 Puisqu'il fut assemblé, fut fait pour se dissoudre;
 Et le sentiment prompt de ses nerfs délicats,
 Fut soumis aux douleurs, ministres du trépas.
 165 C'est-là ce que m'apprend la voix de la Nature.
 J'abandonne Platon, je rejette Epicure;
 Bayle (1) en sçait plus qu'eux tous: je vais le consulter:
 La balance à la main, Bayle enseigne à douter;
 Asez sage, assez grand, pour être sans système;

170 II

(1) Bayle a laissé cette grande question indéçise,

170 Il les a tous détruit, & se combat lui-même.

L'homme étranger à soi, de l'homme est ignoré,
 Qui suis je? où suis je? où vais je? & d'où suis-je
 tire?

Atômes tourmentés sur ces amas de boüe,
 Que la mort engloutit, & dont le sort se joüe;
 175 Mais atômes penfans, atômes dont les yeux,
 Guidés par la pensée ont mesuré les Cieux:
 Au sein de l'infini, nous élançons notre être,
 Sans pouvoir un moment nous voir & nous connaître,
 Je sçais que dans nos jours consacrés aux douleurs,

180 Par la main du Plaisir nous effuyons des pleurs;
 Mais le Plaisir s'envole & passe comme une ombre,
 Nos chagrins, nos regrets, nos pertes sont sans nombre;
 Le Passé n'est pour nous qu'un triste souvenir,

Le Présent est affreux s'il n'est point d'Avenir;
 185 Si la nuit du tombeau détruit l'Être qui pense.
 Un jour tout sera bien. Voilà notre espérance.

Tout est bien aujourd'hui. Voilà l'illusion.

Les

Les Sages me trompoient, & Dieu seul a raison.

Humble dans mes soupirs, soumis dans ma souffrance,

190 Je n'interroge point la suprême Puissance.

Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois

Chanter des vains plaisirs les séduisantes Loix.

Instruit par les douleurs, instruit par la vieillesse,

Des malheureux humains déplorant la foiblesse,

195 Mon cœur compatissant gémit sans murmurer,

Sans accuser le Dieu que je dois implorer.

Que faut-il! ô Mortels! mortels il faut souffrir,

Se soumettre en silence, adorer, & mourir.

F I N.



F I M



S

22 $\frac{2}{4,25}$

AB: 22 $\frac{2}{4,25}$

X 23 23 600

LO
L
D



L

L'

T R A

Inches 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 8

Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

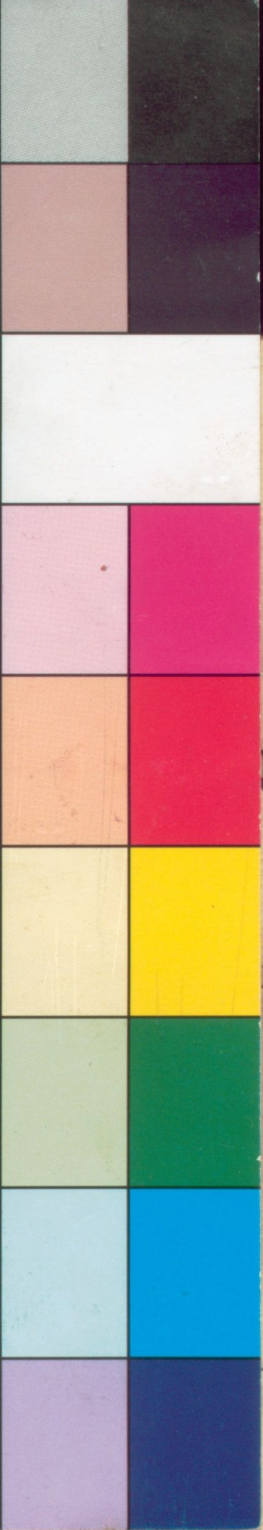
Red

Magenta

White

3/Color

Black



E T

